

## Parenté et urbanisation dans l'histoire anglaise

In: Genèses, 4, 1991. Le national. pp. 128-144.

---

Citer ce document / Cite this document :

Willmott Peter. Parenté et urbanisation dans l'histoire anglaise. In: Genèses, 4, 1991. Le national. pp. 128-144.

doi : 10.3406/genes.1991.1068

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1991\\_num\\_4\\_1\\_1068](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_4_1_1068)

---

# Parenté et urbanisation dans l'histoire anglaise

Peter Willmott\*

Il y a encore environ 25 ans – la date marquante étant 1965, l'année de la publication du livre de Peter Laslett, intitulé *Le monde que nous avons perdu*<sup>1</sup> – la plupart des gens, dont la majorité des historiens et sociologues, pensaient avoir la représentation nette du rôle joué par les structures de parenté avant la révolution industrielle. On croyait alors que la plupart des ménages étaient constitués à cette époque de familles étendues, comprenant non seulement la famille nucléaire mais aussi d'autres membres de la parentèle. On pensait aussi que la majorité des gens était entourée de larges cercles de parenté habitant à proximité. Ainsi s'exprimait une large encyclopédie grand public en 1965 : « Dans les sociétés européennes, la famille type n'est devenue que récemment une unité composée d'un mari, d'une femme et des enfants vivant ensemble, l'industrialisation ayant entraîné le démantèlement des groupes familiaux plus vastes<sup>2</sup>. »

Laslett et d'autres, dans le cadre du groupe de Cambridge sur l'histoire de la population et des structures sociales, ont réussi à remettre en cause ce stéréotype.

## La parenté préindustrielle

Au départ, Laslett et ses collègues ont centré leur attention sur la composition des ménages. En réalisant des études pionnières fondées sur le dépouillement des registres paroissiaux et d'autres sources démographiques, ils ont mis en évidence la petite taille des ménages-types de la société préindustrielle et ont montré que les ménages qui comprenaient effectivement des membres de la parentèle ne représentaient qu'une faible part de l'ensemble.

Le groupe étudia un certain nombre de communautés anglaises à différentes dates, de la fin du XV<sup>e</sup> siècle au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Laslett lui-même montra d'une part que la taille moyenne des ménages sur l'ensemble de cette période historique était de 4,75 et d'autre part que la part des ménages complexes était,

\* Une version antérieure de cet article a été présentée à la neuvième *H.J. Dyos Memorial Lecture* et publiée par le Victorian Studies Center de l'université de Leicester en 1967 sous le titre *Kinship and Urban Communities: Past and Present*. J'ai bénéficié des avis et de l'aide de Martin Clarke, Peter Laslett, Richard Wall et Phyllis Willmott.

1. P. Laslett, *The World We Have Lost*, London, Methuen, 1965 ; la discussion sur les ménages élargis à la famille étendue a été développée dans P. Laslett, *The World We Have Lost Further Explored*, London, Methuen, 1983, et dans P. Laslett, R. Wall (éds.), *Household and Family in Past Time*, Cambridge, Cambridge University Press, 1972.

2. J. Summerscale (éd.), *The Penguin Encyclopedia*, Harmondsworth, Penguin, 1965.

3. P. Laslett, "Introduction: The History of the Family" et "Mean Household Size in England since the Sixteenth Century", in P. Laslett, R. Wall (éds.), *Household...*, op. cit., p. 76 et p. 149.

4. R. Wall, "Regional and Temporal Variations in English Household Structure from 1650", in J. Hobcraft, P. Rees (éds.), *Regional Demographic Development*, London, Croom Helm, 1980.

pour l'ensemble des 46 communautés étudiées, à peine supérieure à  $1/10^3$ .

Il y avait bien sûr des variations : d'abord selon les localités. Les travaux de Richard Wall, un collègue de Laslett, montrent que la taille moyenne des ménages dans les paroisses autour de 1700 variait entre un peu moins de quatre et un peu plus de six et, que la part des ménages complexes allait du simple au double dans certaines localités<sup>4</sup>. On ne dispose pas d'explication simple pour rendre compte de telles différences qui, comme j'essaierai de le montrer plus loin, renvoient probablement à des facteurs comme la disponibilité en logements, le degré de mobilité qui variait selon les perspectives économiques, et la taille de la communauté. Mais les chiffres montrent que ces divergences n'étaient pas très importantes.

D'autres recherches ont montré que la position dans le cycle de vie pouvait bien avoir une plus grande influence que la localité sur la présence d'autres membres de la parentèle. Quand les enfants se mariaient, ils pouvaient habiter avec leurs conjoints, au moins temporairement, dans le ménage des parents.

Miranda Chayter a analysé, dans son étude de Ryton (comté de Durham) à la fin du XV<sup>e</sup> et début du XVII<sup>e</sup> siècles, les processus de transformations affectant la taille des familles ; examinant trois ménages singuliers, elle montre qu'ils étaient, à un moment donné, composés de familles nucléaires simples mais, plus tard, lors du mariage des fils et des filles, ils s'élargissaient jusqu'à inclure trois générations<sup>5</sup>.

L'autre étape de la vie où les différentes générations cohabitaient à l'époque préindustrielle, était celle du vieillissement des parents, notamment quand ceux-ci devenaient veufs ou infirmes. Selon les résultats de l'enquête du groupe de Cambridge sur les communautés anglaises du XVIII<sup>e</sup> siècle, la part des personnes âgées de plus de 65 ans qui habitaient avec leur famille était au minimum de 43 % et pouvait parfois atteindre 60 % ; les membres de la parentèle avec lesquels ils résidaient étaient,

dans leur très grande majorité, leurs enfants ou beaux-enfants<sup>6</sup>.

Ces différents éléments méritent d'être mentionnés parce qu'ils donnent un tableau plus nuancé de la parenté au début de la période moderne. Il ne remettent toutefois pas en cause la conclusion générale selon laquelle la ménage-normal ou caractéristique de l'Angleterre préindustrielle, était uniquement composé de la famille nucléaire comprenant les parents et les enfants célibataires. Comme beaucoup d'historiens l'on fait remarquer, cela ne nous dit rien en soi sur le degré de proximité de résidence des membres d'une même famille ou sur la force des liens de parenté. Certains historiens ont récemment entrepris d'étudier les liens qui existaient en dehors du ménage. On peut citer, entre autres exemples, l'enquête de Keith Wrightson et David Levine sur le village de Terling (dans l'Essex) au XV<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>7</sup>. D'après leur analyse des registres paroissiaux, un peu moins de la moitié des ménages – entre 40 et 50 % – avait des membres de leur famille habitant dans d'autres ménages du village. La grande majorité de ces ménages s'est révélée n'avoir qu'un seul lien de parenté de ce type. Il y avait quelques grands réseaux de parenté dans les villages mais ils étaient très atypiques.

Les données sur les mariages et baptêmes figurant dans les mêmes registres paroissiaux montrent que le degré de mobilité géographique et d'instabilité de la population était relativement important. Si l'on considère l'ensemble des personnes qui se sont mariées à Terling et y ont eu des enfants, un quart des hommes et un tiers des femmes seulement avaient été baptisés dans le village. Dans un article ultérieur consacré à cette enquête sur Terling, Wrightson signala que la tendance à l'émigration hors du village était alors probablement plus forte qu'ailleurs, compte tenu des possibilités limitées de trouver à cette époque un emploi sur place<sup>8</sup>. Mais d'autres recherches ont établi très nettement que la mobilité

atteignait des niveaux élevés dans l'Angleterre préindustrielle<sup>9</sup>.

Il en était ainsi parce que les jeunes qui cherchaient du travail – les jeunes hommes qui s'employaient principalement comme ouvriers agricoles et les jeunes femmes au travail de ferme ou comme domestiques – n'avaient pas beaucoup de débouchés dans leur village d'origine, surtout si celui-ci était petit. Ils devaient le quitter pour trouver du travail, et à une certaine période de leur vie, ils pouvaient avoir choisi de partir pour trouver un conjoint. Leurs contrats de louage de services, tant pour les hommes que pour les femmes, n'étaient normalement que d'une durée d'un an, si bien qu'ils se trouvaient contraints ensuite de repartir en quête d'un autre employeur. Ce qui expliquerait pourquoi ceux qui venaient à se marier étaient alors si nombreux à habiter dans un autre lieu que leur famille d'origine. Les distances parcourues n'étaient toutefois pas si grandes ; la plupart de ces déplacements ne s'étendaient pas au-delà d'un rayon d'une dizaine de kilomètres autour du point de départ.

Par conséquent, dans l'Angleterre préindustrielle, tout comme il était peu fréquent de voir des membres d'une famille habiter ensemble au sein d'un même ménage, de nombreuses personnes n'avaient pas de parentèle dans le même village, et des réseaux étendus, embrassant de vastes cercles de parenté, étaient rares au sein du même village. Il semble toutefois que les contacts ne se limitaient pas seulement aux membres de la famille vivant dans le même village, mais qu'ils étaient aussi maintenus entre parents et enfants adultes habitant dans des villages voisins. Bref, pour résumer, si la parenté dans la société anglaise d'avant la révolution industrielle jouait un rôle important pour beaucoup de gens, elles ne correspondaient toutefois pas au stéréotype d'un vaste cercle de parentèle dont la présence se serait fait sentir dans la vie quotidienne de chacun.

Deux résultats majeurs de la recherche sur cette période reculée méritent d'être mention-



5. M. Chayer, "Household and Kinship: Ryton in the Late 16th and Early 17th Centuries", *History Workshop*, n° 10, 1980, p. 47.

6. R. Wall, "Residential Isolation of the Elderly: A Comparison over Time", *Ageing and Society*, vol. 4, n° 4, 1984, p. 487.

7. K. Wrightson, D. Levine, *Poverty and Piety in an English Village: Terling 1525-1700*, London, Academic Press, 1979.

8. K. Wrightson, "Kinship in Terling Essex, 1550-1700", in R.M. Smith (éd.), *Land, Kinship and Life Cycle*, 1984.

9. Cf. par exemple P. Clark, "Migrations in England during the Late Seventeenth and Early Eighteenth Centuries", in P. Clark, D. Souden (éds.) *Migration and Society in Early Modern England*, London, Hutchinson, 1987, p. 267-291.

10. K. Wrightson, *English Society 1580-1680*, London, Hutchinson, 1982, p. 49-50.

11 Cf. par exemple l'avant-propos de M. Mittauer, R. Sieder, *The European Family: Patriarchy to Partnership from the Middle Ages to the Present*, Chicago, Chicago University Press, 1898, p. VII-XII ; A. Macfarlane, *The Origins of English Individualism*, New York, Cambridge University Press, 1979 ; p. 165-188 ; A. Macfarlane, "Demographic Structures and Cultural Regions in Europe", *Cambridge Anthropology*, vol. 5, n° 3, 1980, p. 1-17.

12. W.J. Goode, *World Revolution and Family Patterns*, New York, Free Press, 1970.

13. P. Laslett, *Household...*, op. cit., 1972, p. 60 ; les raisons de ce changement sont examinées dans S. Rugles, *Prolonged Connections: the Rise of Extended Family in Nineteenth Century England and America*, Wisconsin, University of Wisconsin Press, 1987.

nés parce qu'ils sont toujours valables aujourd'hui et ont eu une influence déterminante sur les principales caractéristiques de la parenté anglaise. Le premier est que, comme on l'a déjà signalé, les membres de la famille qui comptaient pour la plupart des gens étaient à la fois proches et peu nombreux. Wrightson affirmait, dans un livre postérieur à l'enquête sur Terling, où il s'appuyait sur les résultats d'autres recherches et de la sienne propre, que les liens entre parents et enfants adultes, et entre frères et sœurs, étaient forts dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle. Ces liens étaient autant que possible « maintenus une fois que les enfants avaient quitté le foyer parental et avaient constitué leurs propres familles nucléaires. Les contacts étaient relativement étroits avec les parents encore en vie et les frères et sœurs » du mari comme de la femme<sup>10</sup>.

Le système de parenté anglais, aujourd'hui comme hier, est bilatéral (pour utiliser la terminologie des anthropologues), comme le sont de nos jours les systèmes de parenté des autres sociétés développées et de plus en plus ceux de la plupart des autres sociétés dans le monde<sup>11</sup>. Le contraste est frappant avec les systèmes des quelques sociétés étudiées par les anthropologues dans lesquels la descendance s'effectue selon une seule lignée, celle du mari – patrilinéaire – ou celle de la femme – matrilineaire.

Les similitudes entre les systèmes de parenté actuels dans les sociétés développées ne doivent pas nous faire oublier que des différences importantes existaient entre les sociétés occidentales du passé. Le système de parenté anglais en particulier était radicalement différent, il y a quelques siècles, de systèmes existant dans d'autres parties de l'Europe, comme par exemple celui du sud de la France<sup>12</sup>.

Dans des sociétés comme l'Angleterre, aujourd'hui comme depuis longtemps dans le passé (ainsi que nous l'avons récemment appris), la structure bilatérale de parenté conduit à des arrangements qui sont trop diffus pour susciter un véritable intérêt envers le lignage

ou pour être l'objet de réelles préoccupations visant à maintenir des liens avec des membres éloignés des groupes apparentés du lignage. Comme le montrent les enquêtes de Wrightson pour la période qu'il étudie et celles des anthropologues et sociologues pour la nôtre, l'accent est mis, en dehors de la famille nucléaire, sur les liens entre les personnes qui appartiennent à l'origine à la même famille nucléaire. Ce système dans lequel la famille étendue n'est qu'une simple extension de la famille nucléaire – sa continuation une fois que les enfants sont devenus adultes – a pu être un élément favorable au développement de l'industrialisation et de l'urbanisation en Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle.

La seconde caractéristique du système de parenté anglais est son absence de règles, à la fois claires et d'application stricte, portant sur la manière dont les membres de la famille doivent se comporter les uns vis-à-vis des autres. Bien que la plupart des gens entretiennent des liens étroits avec les membres de leur parentèle et estiment devoir les aider dans la mesure de leurs moyens, ils peuvent choisir soit de rester simplement en contact avec eux soit de les aider réellement. C'est toujours actuellement et de façon générale une caractéristique commune à la parenté occidentale et c'en est aussi une de l'Angleterre tant préindustrielle que contemporaine.

## Le XIX<sup>e</sup> siècle

En dépit de la continuité dans le temps de ces deux traits distinctifs de la parenté anglaise, des changements ont néanmoins eu lieu ; certains d'entre eux étaient déjà discernables à travers les comparaisons historiques de long terme auxquelles je me suis référé plus haut. Laslett évoque une « une croissance modeste de la proportion de familles étendues qui a eu lieu en Angleterre entre l'époque traditionnelle et l'ère industrielle<sup>13</sup> ». Les données chiffrées illustrent bien cette tendance : la proportion de ménages complexes est passée de

un sur dix au cours de la période allant du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle à celui du XVIII<sup>e</sup> siècle à un sur huit pour la période entre le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup> siècle ; en 1851, elle était de un sur cinq. Il semble bien que l'industrialisation et l'urbanisation, loin d'avoir brisé un modèle de ménage complexe, aient pu au contraire encourager la formation de tels ménages.

La question suivante consiste à savoir dans quelle mesure les membres d'une famille habitaient une même localité dans l'environnement urbain du XIX<sup>e</sup> siècle, par comparaison avec les proportions observées antérieurement. L'étude la plus complète qui ait été publiée en ce domaine est celle de Michael Anderson sur la parenté à Preston au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. Anderson signale une difficulté de méthode qui concerne toutes les tentatives d'utiliser les données du recensement pour identifier les personnes liées par la parenté et qui tient à ce que les noms de famille se transmettent par lignée paternelle dans le système de parenté anglais – qui, comme d'autres, n'est ni patrilinéaire, ni matrilinéaire, mais patrinominal. Une femme mariée résidant dans la même rue que ses parents ne sera pas identifiée parce qu'elle portera le nom de son mari. Comme le dit Anderson, les femmes tendaient à disparaître presque sans laisser de trace quand elles se mariaient. Elles étaient donc, selon son expression, « grossièrement sous-enregistrées<sup>15</sup> ». Les estimations dont on dispose sont donc certainement des sous-estimations.

Cependant, la conclusion que tirait Anderson du cas de Preston était que « bon nombre d'habitants de la ville, peut-être même une majorité, avaient des membres de leur famille résidant à proximité de chez eux<sup>16</sup> ». Son analyse se poursuivait par la citation de sources très diverses, comprenant aussi bien des journaux intimes que des journaux locaux et des rapports officiels qui, tous, témoignaient de l'importance de la sociabilité et de l'aide mutuelle qui existaient entre les membres



14. M. Anderson, *Family Structure in Nineteenth Century Lancashire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1971.

15. *Ibid*, p. 206.

16. *Ibid*, p. 61.

17. *Ibid*, p. 62-64.

18. J. Robin, "The Role of Offspring in the Care of the Elderly in an English Village, 1851-1881", *Ageing and Society*, vol. 4, n° 4. p. 505-516.

19. W.A. Armstrong, "A Note on the Household Structure of Mid-nineteenth Century Work in Comparative Perspective", in P. Laslett, R. Wall (éds.), *Household and Family in Past Time*, Cambridge, Cambridge University Press, 1972.

20. M. Anderson, "Household Structure and the Industrial Revolution: Mid-nineteenth Century Preston in Historical Perspective", in P. Laslett, R. Wall (éds.), *Household...*, op. cit., p. 223.

21. M. Young, P. Willmott, *Families and Kinship in East London*, London, Routledge and Kegan Paul, 1957 [traduction française : *Le village dans la ville*, Paris, Centre de création industrielle, Centre Georges Pompidou, 1983].

22. M.A. Clarke, *Household and Family in Bethnal Green, 1851-1871: the Effects of Social and Economic Change*, thèse de PHD, Cambridge University, 1896.

23. M.A. Clarke, *ibid.*, p. 160-163.

d'une même famille dans les villes industrielles du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>.

Comme pour la période antérieure, il y avait bien sûr des variantes de ces modèles de parenté. La part des ménages complexes variait selon les phases du cycle de vie ; par exemple, les parents en vieillissant avaient davantage de chances d'habiter avec des membres de leur famille. Les faits qui en rendent le mieux compte proviennent non pas comme on pourrait le croire d'une région urbaine mais d'une zone rurale – la petite ville de Clyton, dans le comté du Devon, qui a été étudiée par Jean Robin. On peut toutefois penser que ceci valait pour des régions très diverses. Robin, elle aussi membre du groupe de Cambridge, étudia en premier lieu une cohorte d'hommes et de femmes âgés de 50 à 60 ans au recensement de 1851. A cette date, 1/5 de ceux qui avaient des enfants habitaient avec leurs enfants déjà mariés ou avec un autre membre de la parenté. Robin montrait ensuite que les mêmes personnes, en vieillissant, étaient de plus en plus nombreuses à résider avec des membres de leur famille. En 1861, quand ces mêmes personnes avaient entre 60 et 69 ans, cette proportion avait augmenté pour atteindre 1/3 et, en 1871, un peu plus de 2/5 quand ils avaient entre 70 et 79 ans<sup>18</sup>.

La cohabitation avec la parentèle ne s'expliquait pas par la seule influence du cycle de vie des ménages, sa fréquence différait aussi selon la zone géographique. W.A. Armstrong, en comparant la part de ménages complexes dans 14 sous-secteurs de recensement dans différentes villes en 1851, trouva des proportions variant entre un dixième et un quart<sup>19</sup>.

Quant à savoir qui étaient les membres de la famille qui cohabitaient, là aussi il y avait des différences avec le passé et selon les localités. Les ménages comprenant les parents et leurs enfants mariés, que l'on distingue de ceux composés des frères et sœurs ou d'autres parents, étaient plus fréquents au XIX<sup>e</sup> siècle que lors de la période préindustrielle. Mais

leur proportion variait selon les villes. A Preston, par exemple, elle était le double de celle de York. Selon Anderson, la cohabitation des parents avec leurs enfants mariés était plus importante dans des villes cotonnières comme Preston parce que les jeunes générations avaient avantage à avoir leurs parents à proximité, ceux-ci, notamment la mère, pouvant ainsi s'occuper des enfants en bas âge pendant que la jeune femme travaillait à l'usine<sup>20</sup>.

Bien que l'on dispose de peu de données sur la manière dont les communautés urbaines différaient du point de vue de la proximité de résidence des membres d'une même famille – ce qui est distinct de leur cohabitation –, je veux attirer l'attention sur une étude qui fournit des éléments de comparaison à cet égard avec Preston et qui a aussi l'intérêt particulier d'en fournir avec Bethnal Green dans les années 1950, le quartier de l'Est de Londres dont les modèles de parenté ont été décrits par Michael Young et moi-même dans *Famille et parenté dans l'Est de Londres*<sup>21</sup>. Dans le cadre de sa thèse de doctorat, Martin Clarke, qui était alors un étudiant travaillant au sein du groupe de Cambridge, examina les données du recensement du même quartier en 1851, 1861, 1871<sup>22</sup>.

Le Bethnal Green que nous avons décrit dans les années 1950 était une localité où la majorité des habitants résidaient depuis longtemps – plus de la moitié y étaient nés et l'autre moitié y habitaient depuis au moins quinze ans, la plupart étant nés ailleurs dans l'East End. Si peu d'entre eux cohabitaient avec des membres de leur parentèle, plus de 90 % avaient de la famille qui résidait dans le quartier. Trois indicateurs, qui ont tous un rapport avec les affirmations précédentes et qui ont été utilisés par Martin Clarke, permettent de comparer d'une part Bethnal Green au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et d'autre part Preston à la même époque et Bethnal Green que nous avons connu au milieu du XX<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>.

Le premier indicateur est celui, devenu maintenant familier, de la part des ménages étendus. Celle-ci à Bethnal Green en 1851 et en 1871 était la plus faible de toutes les localités étudiées sur la même période. Seulement un ménage sur huit à Bethnal Green comprenait d'autres membres de la famille, contre près de un sur quatre à Preston et environ un sur cinq à York et Norwich<sup>24</sup>.

Quant à la troisième question – les membres de la famille habitaient-ils à proximité – il semble une fois de plus que les relations de parenté étaient moins importantes à Bethnal Green qu'ailleurs en Angleterre au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les faits sur lesquels on peut ici s'appuyer sont moins certains puisqu'ils sont tirés d'une étude intensive des recensements couvrant seulement une petite partie de la zone qui comprend 12 rues, c'est à dire environ 100 ménages et 4 000 personnes. Sur le total, Clarke n'identifia clairement que 23 ménages – soit moins de 3 % – comprenant des personnes apparentées à celles vivant dans d'autres ménages habitant la même zone. Il améliora la méthode d'Anderson en étudiant les registres de mariages sur plusieurs années afin d'identifier des femmes mariées habitant près de membres de leur famille, mais il en trouva très peu. Au total, les résultats obtenus offrent un très fort contraste avec ce que nous avons découvert en 1955 : par exemple, dans notre échantillon, parmi les gens mariés dont les parents étaient encore en vie, près d'1/5 avaient leurs parents qui résidaient non seulement à proximité mais dans la même rue.

Les choses n'ont en général pas beaucoup changé au cours des vingt ans qui ont suivi 1851. Si l'on regarde les trois indicateurs – stabilité du lieu de résidence, proportions de cohabitation de la parentèle dans les ménages et de résidence de la parentèle dans la même zone –, le tableau d'ensemble est très proche en 1871 de celui de 1851. La parenté ne paraît toujours pas occuper une place très importante.



24. W.A. Armstrong, "A Note in the Household Structure...", *op. cit.*

25. M.A. Clarke, *Household and Family...*, *op. cit.*, 1986, p. 59.

26. H.J. Dyos, "Slums of Victorian London", in D. Cannadine, D. Reeder (éds.), *Exploring the Urban Past: Essays in Urban History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

27. H. Llewellyn Smith, "Influx of Population (East London)", in C. Booth, *Life and Labour of the People of London*, Macmillan, First Series, vol. 3, 1902, p. 122.

28. *Ibid.*, p. 61.



Si bien que Bethnal Green au XIX<sup>e</sup> siècle était, autant qu'on puisse en juger, aussi différent de Preston à la même période que de ce qu'il allait devenir un siècle plus tard. C'est en cherchant à comprendre ce qui peut rendre compte de telles différences et comment des localités – comme celle de Bethnal Green – se sont transformées historiquement que l'on pourra mieux saisir le type de relations qui se sont nouées entre la parenté et les processus urbains.

Il y avait à bien des égards de grandes différences entre Bethnal Green et une ville cotonnière comme Preston. Bethnal Green s'est transformé rapidement aux alentours du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ces mutations ayant exercé une forte pression sur l'habitat et sur sa population. Vers 1830, un certain nombre de transformations concomitantes – le développement de l'industrie et du commerce à proximité du centre de Londres, la construction des docks, de vastes opérations de résorption des zones de taudis et la création des chemins de fer – ont réduit le nombre de logements disponibles à Bethnal Green même. Par exemple, à la suite de la démolition de petites rues afin de libérer de l'espace pour la construction d'une seule ligne de chemin de fer, au moins 1 000 habitants de Bethnal Green ont dû rechercher un nouveau logement<sup>25</sup>.

Ils étaient peu nombreux ceux qui, parmi les habitants les plus pauvres du centre de Londres, pouvaient espérer déménager vers la périphérie car ils étaient contraints d'habiter près de leur lieu de travail. Clarke montre qu'en 1851 la majorité de ceux qui venaient s'installer à Bethnal Green étaient des Londonniens ; la plupart étaient nés à moins de huit kilomètres. Comme le dit H.J. Dyos, « les taudis du Londres de l'époque victorienne ont davantage eu pour fonction d'être des réservoirs pour l'installation des Londonniens déshérités que d'être des zones de peuplement pour des migrants provinciaux attirés par la grande ville<sup>26</sup> ».

L'habitat de Bethnal Green était majoritairement composé de taudis, en très mauvais état et surpeuplés, comme l'a établi plus tard la grande enquête de Charles Booth sur *La vie et le travail du peuple de Londres*<sup>27</sup>. Le type de logement le plus courant à l'époque était la petite maison ouvrière de deux ou trois pièces. Elle était conçue initialement pour une seule famille, mais au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle beaucoup (probablement même une majorité) abritaient une famille dans chaque pièce. A la même époque, l'activité principale de Bethnal Green – le tissage de la soie – était sur le déclin, et la plupart des familles vivaient dans la pauvreté.

Le tableau de Bethnal Green au XIX<sup>e</sup> siècle qui prend forme à travers ces différents éléments est bien celui d'un secteur en déclin physique et économique, où une masse de gens, pour la plupart pauvres, vivaient entassés dans les logements disponibles. Si une faible minorité de familles resta sur place, ce secteur connut un intense mouvement de va et vient de personnes qui s'y installaient ou le quittaient. D'après l'étude de Booth, c'était un des secteurs de Londres où « près d'un quart des habitants changeaient d'adresse en cours d'années<sup>28</sup> ».

Il n'y a pas moyen de savoir comment les familles étaient amenées à changer de logement si souvent. La sécurité de tenure n'existait évidemment pas pour les locataires et il y avait, comme le note Clarke, de fréquentes expulsions pour non-paiement du loyer. On peut supposer que certaines familles déménageaient « à la cloche de bois » – c'est à dire quittaient les lieux en cachette durant la nuit pour éviter d'avoir à payer le loyer. Quoi qu'il en soit, il semble bien que la plupart de ceux qui déménageaient retrouvaient d'autres pièces à louer – dans lesquelles ils se retrouvaient sans doute tout autant à l'étroit et dans les mêmes conditions insatisfaisantes – qui n'étaient pas à proximité immédiate mais seulement à quelques kilomètres de là. Cette ins-

tabilité de la population contraste nettement avec la relative stabilisation de la population de Preston à la même époque ou du Bethnal Green des années 1950. Ce sont de telles différences qui expliquent, me semble-t-il, les différences dans les relations de parenté entre les deux localités.

## Expliquer les différences

Les données tirées d'enquêtes consacrées à d'autres communautés urbaines au XIX<sup>e</sup> siècle ne sont pas suffisantes pour pouvoir construire une typologie systématique permettant d'expliquer en quoi et pourquoi leurs structures de parenté différaient. La comparaison entre Bethnal Green et Preston dans cette période permet au moins de faire apparaître l'opposition entre deux types de régions urbaines du point de vue de la parenté.

En premier lieu, il y avait des communautés urbaines de type instable comme Bethnal Green qui subissaient les effets du bouleversement économique et spatial, et souffraient de pauvreté et de la pression sur l'habitat disponible. C'étaient par conséquent des endroits où relativement peu de gens – la minorité atypique – pouvait s'installer. En conséquence, les membres de la famille n'étaient pas à proximité, et le réseau de parenté n'était pas très présent au niveau local. Ceci peut d'ailleurs être considéré comme un phénomène particulier à Londres. Mais il a pu y avoir d'autres communautés possédant des caractéristiques relativement semblables, quoique probablement à un degré moindre, dans les centres d'autres villes moyennes ou grandes au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le second type de communauté urbaine est la nouvelle ville industrielle, qui comprend des villes cotonnières comme Preston. De telles agglomérations attiraient une population venant des campagnes environnantes et d'ailleurs. Au départ, elles formaient probablement des communautés majoritairement composées d'inconnus, bien que des membres d'une



29. P. Willmott, "Some Social Characteristics of a Scottish and an English New Town", *Town Planning Review*, vol. 43, n° 4, 1964, p. 313-314.

30. P. Willmott, M. Young, *Family and Class in a London Suburb*, London, Routledge and Kegan Paul, 1960.

31. P. Willmott, *Growing up in a London Village*, London, Peter Owen, 1979.

32. H.J. Dyos, "Workman's Fares in South London, 1860-1914"; H.J. Dyos, "Railways and Housing in Victorian London", in D. Cannadine, D. Reeder (éds.), *Exploring the Urban Past: Essays in Urban History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

même famille aient pu émigrer ensemble – c'est un modèle de migration que l'on a pu observer pour des migrations aussi diverses que celles des Italiens vers les villes aux États-Unis, et des gens de Londres et de Glasgow vers des villes nouvelles britanniques<sup>29</sup>. De toute façon, qu'ils aient immigré en famille ou non, les nouveaux venus s'installèrent rapidement, et les réseaux locaux de parenté s'établirent en l'espace d'une seule génération.

Outre ces deux types, on peut aussi en distinguer un troisième qui est apparu un peu plus tard. Il est à certains égards comparable à celui de Preston et fournit une autre illustration du même processus d'installation. Je fais ici référence aux nouvelles banlieues qui ont commencé à se développer, à Londres et ailleurs, au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et qui ont continué depuis lors à être créées, sous une forme ou sous une autre. Pour ces localités de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, les données dont on dispose proviennent pour une part de souvenirs de personnes âgées que Michael Young et moi-même avons interviewées dans les années 1950 dans la banlieue londonnienne de Woodford<sup>30</sup>, et pour une autre part d'un travail que ma femme a effectué auprès de sa propre famille, son grand-père paternel ayant quitté Suffolk pour la banlieue de Lee Green au sud de Londres dans les années 1880<sup>31</sup>.

Les gens qui s'installaient dans ces nouvelles banlieues soit immigraient de régions rurales, soit émigraient de quartiers du centre-ville. Peu après 1870, de plus en plus de gens ont pu quitter des lieux comme Bethnal Green pour de nouvelles banlieues moins chères comme Enfield et East Ham. L'instauration de faibles tarifs de chemin de fer pour les ouvriers a joué un rôle déterminant dans ce processus, tout particulièrement après qu'un cadre législatif leur a été fixé en 1883 (*Cheap Trains Act*)<sup>32</sup>. Les banlieusards arrivèrent la plupart du temps sans leurs familles. Mais au fil du temps, leurs enfants grandirent et se marièrent

et, habituellement, au moins quelques-uns continuaient à habiter près de leurs parents.

Ces phénomènes ont pu exister parce que le système anglais de parenté est, comme on l'a déjà dit, peu enraciné. Comme le maintien des liens avec les membres de la famille nucléaire d'origine importe davantage que celui avec des parents plus éloignés, les regroupements des familles au niveau local ont pu s'opérer relativement vite. Ce type de système de parenté semble, comme on l'a noté précédemment, particulièrement bien adapté pour permettre le maintien de la solidarité familiale dans le cadre du développement d'une société urbaine.

Une conclusion générale se dégage nettement de la comparaison entre les trois types de communauté. Le degré d'extension de la parenté locale dans l'Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle, et sans doute dans une certaine mesure aussi bien avant cette période qu'après, dépendait étroitement de la stabilité ou de l'instabilité de la population qui, à son tour, variait en fonction de l'état de l'économie locale, l'importance des transformations de l'environnement physique et la disponibilité (et l'accessibilité) de l'habitat. Il reste qu'à chaque moment c'était bien sûr les familles particulières qui décidaient de rester ou de partir, de vivre avec des membres de la famille ou à proximité. Je pense toutefois que, dans la mesure où le type de conditions externes évoquées plus haut transformaient tout particulièrement les quartiers ouvriers urbains, la présence locale de la parenté y connaissait un mouvement de flux et de reflux.

## La première moitié du XX<sup>e</sup> siècle

On peut illustrer une fois encore l'influence de ces facteurs externes en faisant référence à ce qui s'est passé à Bethnal Green. Certes les processus à l'œuvre ne peuvent pas être décrits dans le détail mais il ne fait pas de doute en revanche que l'extrême mobilité décrite par

Clarke pour 1851 et 1871 a finalement fait place à une plus grande stabilité de la population. Les récits recueillis auprès d'habitants de Bethnal Green dans les années 1950, qui retracent l'expérience de leurs propres parents et grands-parents, amenèrent à penser que la communauté a probablement commencé à s'installer au tournant du siècle, hypothèse qui a été confirmée par des données sur la parenté que l'on trouve dans les livres récents de Raphaël Samuel et de Peter Sanders<sup>33</sup>.

Les mêmes processus se sont déroulés aussi dans d'autres localités. Colin Rosser et Christopher Harris ont noté, dans leur enquête sur la parenté à Swansea au début des années 1960, que la part des natifs locaux avait régulièrement augmenté après les recensements de 1881 et 1901, et qu'au moment de la réalisation de leur enquête, près de 3/4 de la population de leur échantillon étaient nés et avaient été élevés dans cette même ville. Il n'est pas étonnant de trouver que, parmi ceux dont les parents sont encore en vie, plus de 3/4 habitent dans la même ville qu'eux, ni que les enfants les aient vus au cours de la semaine précédente dans la même proportion<sup>34</sup>.

Les relations de parenté en Angleterre ont donc connu un mouvement de flux et de reflux au cours du siècle passé, comme dans les périodes antérieures. Elles sont devenues fortes dans des localités comme Swansea ou Bethnal Green ; dans les banlieues en extension continue, elles étaient d'abord faibles puis, en l'espace d'une génération, sont devenues plus fortes ; elles étaient plus faibles dans les zones composées d'une population en transit. Elles étaient toujours plus faibles chez les gens des classes moyennes – et donc dans les quartiers de classes moyennes – que chez ceux de la classe ouvrière – et dans les quartiers ouvriers. Mais, bien que les classes moyennes aient habité tout au long de la période moins souvent près des membres de leur parentèle que les ouvriers, les différences de classe étaient sans doute moins importantes que la plupart des



33. R. Samuel, *East End Underworld: Chapters in the life of Arthur Harding*, London, Routledge and Kegan Paul, 1981 ; P. Sanders, *The Simple Annals: The History of an East End Family*, Gloucester, Alan Sutton, 1989.

34. C. Rosser, C. Harris, *The Family and Social Change*, London, Routledge and Kegan Paul, 1965.

35. P. Willmott, M. Young, *Family and Class...*, *op. cit.*, C. Rosser, C. Harris, *The Family and Social Change*, *op. cit.*

36. J.H. Seldon, *The Social Medicine of Old Age*, London, Oxford University Press, 1948.

37. M. Kerr, *The People of Ship Street*, London, Routledge and Kegan Paul, 1958.

38. L.A. Shaw, "Impressions of Family Life in London Suburb", *The Sociological Review*, New Series, vol. 2, n° 2, December 1954.

39. M. Stacey, *Tradition and change*, London, Oxford University Press, 1960 ; M. Stacey, E. Batstone, C. Bell, A. Murcott, *Power, Persistence and Change*, London, Routledge and Kegan Paul, 1975.

40. J. Cornwell, *Hard-Earned Lives*, London, Tavistock, 1984.

gens ne le pensaient ; c'est une indication que l'on peut tirer des résultats de notre enquête sur la banlieue de classes moyennes de Woodford à la fin des années 1950 et de ceux de Rosser et Harris sur Swansea au début des années 1960<sup>35</sup>.

## Les années 1950 et 1960

Dans l'enquête sur Bethnal Green que Michael Young et moi-même avons effectuée au début des années 1950, nous avons découvert, juste à proximité du centre d'une très grande ville, une communauté presque tribale : la majorité des personnes mariées avaient leurs parents et beaux-parents, ainsi que d'autres membres de la famille, qui habitaient dans le voisinage ; le modèle familial le plus fréquent était celui d'une famille étendue au niveau local, composée de deux familles nucléaires ou plus, reposant sur des liens étroits entre les mères et les filles. D'autres enquêtes réalisées à la même période ou quelques années plus tard ont montré que Bethnal Green n'était pas un cas unique, bien qu'il ait peut-être constitué une version extrême des principales caractéristiques du modèle le plus répandu dans la classe ouvrière. On a mis en évidence des configurations familiales à bien des égards de même type, non seulement à Swansea mais aussi à Wolverhampton<sup>36</sup>, dans une communauté de dockers à Liverpool<sup>37</sup>, et à Acton dans Londres<sup>38</sup>. On a trouvé de la même manière que les relations de parenté étaient un élément important dans la vie des gens à Banbury dans les années 1950, après une période de changements dans la population et l'économie de la ville. Ceci s'est révélé encore plus vrai quand l'enquête a été répétée en 1967<sup>39</sup>, de nouveaux groupes familiaux s'étant développés entre temps.

Cet ensemble de recherches aboutissait à deux types de conclusion quant au rôle de la parenté urbaine dans l'Angleterre des années 1950 et 1960. D'abord, la parenté, en termes de contacts sociaux et d'aide mutuelle, s'est

révélée avoir une importance considérable dans toute la société urbaine. Ensuite, dans certaines communautés ouvrières stables des centres-villes et des villes industrielles, elle jouait un rôle particulièrement crucial. Mais la société britannique a changé, au cours des quatre dernières décennies, à un rythme bien plus rapide lors des périodes antérieures, et il est vraisemblable que ces changements ont entraîné des transformations dans la parenté.

## La parenté anglaise aujourd'hui

Les recherches des années 1950 et 1960 sur la parenté auraient, selon une opinion courante, décrit quelque chose qui était arrivé à la fin de son règne. Depuis lors, une série de transformations comme l'augmentation de la mobilité géographique et la rénovation des centres-villes des grandes cités anglaises et des villes industrielles, les changements dans la famille et dans le mariage, l'accroissement du nombre de femmes mariées ayant un emploi salarié (ce qui réduit les contacts avec leurs mères) sont regardées comme ayant détruit l'ordre ancien.

Si on se limite au seul cas de Bethnal Green, il y a bien une part de vérité dans cette opinion. A la fin des années 1950 et durant les années 1960, une vaste opération municipale de rénovation du quartier a démolì les rues de maisons en bande et dispersé les familles dans les villes nouvelles, dans les programmes municipaux de maisons individuelles en banlieues éloignées ou de logements en immeubles collectifs ailleurs dans Londres. Même si on a pu récemment montrer qu'il y a encore quelques familles étendues locales qui entretiennent des relations étroites à Bethnal Green<sup>40</sup>, ce n'est pas le cas de la majorité des familles.

Bethnal Green illustre donc bien comment le changement s'est produit. A la suite de transformations de son économie et de son habitat, ce quartier, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, est passé d'une communauté à faibles

relations de parenté à une communauté à fortes relations de parenté. Quarante ans plus tard, et largement sous l'effet de la politique publique, on en est revenu à la situation de départ. D'autres localités comparables ont connu le même processus. C'est un bon exemple de l'impact que peuvent avoir les transformations de l'environnement physique des villes sur les modèles de parenté.

Si l'on observe l'évolution au niveau national de la cohabitation des ménages depuis les années 1950, les statistiques mettent bien en évidence le déclin du rôle de la parenté. Wall a montré que 15 % des ménages en Angleterre comprenaient des membres de la parentèle en 1951 – un peu moins que les 20 % obtenus cent ans auparavant<sup>41</sup> – et que la proportion était tombée en 1971 à 8 %. Le déclin s'est poursuivi depuis, comme l'attestent les données concernant la part des personnes âgées de plus de 65 ans habitant avec un membre de leur parenté. Dans une enquête nationale de 1962, cette part correspondait à 2/5<sup>42</sup>, alors qu'en 1986, selon l'enquête générale sur les ménages, elle n'était plus que d'1/5<sup>43</sup>. Bien qu'on ne dispose pas de données comparables permettant de saisir dans quelle mesure les membres d'une même famille habitent le même quartier, on peut faire l'hypothèse qu'il y en a moins qui habitent aujourd'hui près de leur famille.

Mais si l'on examine les relations de parenté en termes de contacts entre membres d'une même famille, l'image est différente. Un certain nombre d'enquêtes récentes ont montré qu'environ deux tiers des personnes – des gens de tout âge et pas seulement des personnes âgées – voient un membre de leur famille au moins une fois par semaine<sup>44</sup>. Dans une étude récente sur des couples mariés, ayant des enfants en bas âge et résidant dans une banlieue du nord de Londres – un secteur qui avait vu près d'1/3 des couples s'y installer dans les cinq dernières années –, j'ai moi-même trouvé que la part de ceux qui voyaient des membres



41. R. Wall ; "Regional and Temporal Variations in the Structure of the British Household since 1851", in T. Barker, M. Drake (éds.), *Population and Society in Britain, 1850-1980*, London, Batsford Academic and Educational, 1982.

42. P. Townsend, chapter 6, "The Structure of the Family" in E. Shanas *et al.*, *Old People in Three Industrial Societies*, London, Routledge and Kegan Paul, 1968.

43. Office of Population Censuses and Surveys, *General Household Survey 1986*, London, HMSO, 1989.

44. P. Willmott, *Social Networks, Informal Care and Public Policy*, London, Policy Studies Institute, 1987, p. 38-39.

45. P. Willmott, *Friendship Networks and Social Support*, London, Policy Studies Institute, 1967, p. 38-39.

46. *Ibid.*, p. 57.

47. R.G.A. Williams, "Kinship and Migration Strategies among Settled Londoners: Two Responses to Population Pressure", *British Journal of Sociology*, vol. 34, n° 3, 1983, p. 38-39.

48. C. Rosser, C. Harris, *op. cit.*, 1965, p. 222.

49. Central Statistical Office, *Family Expenditure Survey, 1988*, London, HMSO, 1990.

50. *Ibid.*

de leur famille une fois par semaine ou plus était exactement de 2/3. Pour ceux qui avaient encore leurs parents, un couple sur dix voyait leur mère ou leur père (ou les deux) chaque jour ; les 2/3 environ des parents et des beaux-parents recevaient une visite au moins une fois par mois. Les personnes appartenant à la classe ouvrière voyaient un peu plus souvent leurs parents et d'autres membres de la famille que celles des classes moyennes, mais les différences n'étaient pas très importantes<sup>45</sup>.

Les recherches récentes, y compris les miennes, montrent aussi que la famille constitue encore aujourd'hui la principale source d'aide informelle et de soins de santé, des différences de classes étant également ici peu importantes. Dans l'enquête sur le nord de Londres, les 2/3 environ des personnes recevaient une aide de la part de membres de leur famille, notamment des mères et des belles-mères, quand un de leur enfants était malade et c'était presque les 3/4 pour le *baby sitting*, qui était assuré principalement par les mères et les belles-mères. Les 4/5 s'adressaient à des membres de la famille, principalement les parents ou beaux-parents, quand ils avaient besoin d'emprunter de l'argent. Les enquêtes auprès de personnes âgées montrent que la plupart de l'aide informelle et de l'assistance en matière de santé qu'ils reçoivent est le fait de membres de la famille, en particulier de leurs enfants ou beaux-enfants<sup>46</sup>.

Bien que les gens habitent de moins en moins fréquemment avec des membres de leur famille ou à proximité, les relations de parenté continuent sans nul doute d'être une ressource importante dans la vie de la plupart des gens. Une part de l'explication tient au fait que les parents et les enfants mariés s'arrangent souvent pour habiter dans des logements suffisamment proches pour pouvoir maintenir entre eux des contacts relativement fréquents. R.G.A. Williams, dans une enquête importante, même si de faible ampleur, sur le Grand Londres, a comparé les modèles de parenté de personnes originaires

de quartiers de même types, principalement construits au XIX<sup>e</sup> siècle, les uns qui étaient restés dans le quartier où ils résidaient avant leur mariage, les autres qui l'avaient quitté. Il a pu montrer que de nombreux membres du second groupe étaient restés en contact étroit avec leurs parents et leurs frères et sœurs. Ceci a pu se produire parce que c'est en groupe que des membres de la famille – notamment les parents et leurs enfants mariés – ont déménagé, soit ensemble soit les uns à la suite des autres, vers le même quartier ou des quartiers voisins permettant des visites fréquentes. En termes de contacts hebdomadaires, les migrants voyaient autant leur famille que ceux qui étaient restés dans l'ancien quartier<sup>47</sup>.

Ces résultats démontrent que la proximité de résidence ne joue pas un rôle aussi important que jadis. Si on retourne aux années 1960, Rosser et Harris affirmaient alors que les membres des familles de Swansea tendaient à vivre de plus en plus à distance les uns des autres, à être plus dispersés que dans les périodes antérieures. Cherchant à expliquer le fait que des contacts étroits étaient maintenus entre eux, ils notaient l'importance de l'automobile et ajoutaient que la vaste famille de Swansea pouvait aussi bien être décrite comme la « famille motorisée<sup>48</sup> ». Le taux d'équipement en automobile s'est accru de 28 % en 1961 à 64 % en 1988<sup>49</sup>.

La diffusion du téléphone a eu aussi une forte influence parce qu'elle a permis aux familles de rester en contact, de convenir des visites et de demander de l'aide en cas d'urgence. En 1969, moins d'un tiers des ménages anglais avaient le téléphone ; en 1988, cette part s'était élevée à 84 %<sup>50</sup>. Les gens disposent aussi maintenant d'intérieurs plus spacieux qui permettent plus facilement d'accueillir les membres de la famille. Tous ces changements ont rendu possible le développement de ce qu'on peut appeler « la famille étendue dispersée ».

Il faut bien sûr rappeler que tout le monde ne dispose pas d'une voiture ou d'un moyen de transport public qui permette un accès facile à la famille, et que tout le monde n'a pas le téléphone. Ceux qui en sont privés et dont la famille n'habite pas dans le voisinage appartiennent à cette minorité pour laquelle la parenté ne peut pas offrir une compagnie ou une aide. D'un autre côté, il y a toujours des gens qui continuent d'avoir des membres de la famille à portée de la main. La récente enquête sur la banlieue nord de Londres a établi que près d'1/3 des couples avaient leurs parents ou beaux-parents qui habitaient à moins de dix minutes de chez eux<sup>51</sup>. Sur la base de tous ces résultats d'enquêtes et des variations qu'ils font apparaître, on peut distinguer trois grands types de configurations de parenté dans l'Angleterre urbaine contemporaine et effectuer une estimation grossière de leurs poids respectifs.

Le premier type est celui de la famille étendue locale : deux ou peut-être trois familles nucléaires formant des ménages distincts – les parents et leurs enfants mariés, typiquement des filles, avec leurs conjoints et leurs propres enfants – habitent à proximité les uns des autres. Il se voient chaque jour ou presque et s'apportent une aide mutuelle de façon continue. Ce type de configuration qui concerne aujourd'hui environ 1/8 de la population totale adulte anglaise, est plus fréquent dans les familles ouvrières que dans les familles des classes moyennes, dans les communautés stables que dans celles marquées par la mobilité résidentielle ou la rénovation urbaine et enfin, comme l'attestent les données disponibles, dans le nord de l'Angleterre, les Midlands, l'Écosse et le Pays de Galles que dans le sud de l'Angleterre.

Le second type, qui est devenu dominant, est celui de la famille étendue dispersée. De même que la famille étendue locale, elle est composée de deux familles nucléaires ou plus typiquement constituée des parents et de leurs



51. P. Willmott, *Friendship Networks...*, op. cit. p. 37.



enfants mariés, avec leurs conjoints et enfants. A la différence du précédent type, elle n'est pas localisée, si bien que les rencontres sont moins fréquentes. Il y a néanmoins des contacts relativement fréquents – une fois par semaine ou par quinzaine – et l'aide familiale existe toujours, à la fois en cas d'urgence et de manière régulière. Une telle configuration nécessite voiture (ou de bons moyens de transport public) et téléphone. Elle est plus courante dans les classes moyennes que dans la classe ouvrière. Les données sur les contacts tend à montrer que ce second type concerne probablement près de la moitié de la population adulte.

Sur la base de ces estimations, il reste environ un peu moins de la moitié de la population pour qui les relations de parenté sont moins importantes. On peut appeler ce type de configuration la famille étendue atténuée. La population concernée est composée d'étudiants et de jeunes, à la fois de célibataires et de jeunes couples n'ayant pas encore d'enfants. C'est la période de leur vie où ils rompent avec leur famille d'origine – c'est-à-dire où la parenté compte moins, et, les pairs du même âge comptent plus que durant tout autre âge de la vie.

Il y a bien sûr d'autres personnes pour lesquelles le rôle de la parenté est atténué. Il sont séparés de leur famille par un certain nombre de choses comme les contraintes de leur travail, le travail de leur conjoint ou l'état du marché du logement. Certains d'entre eux diront au cours des entretiens qu'ils regrettent cette séparation. D'autres, de façon plus ou moins consciente, ont choisi de s'éloigner de leur famille ou de ne pas garder de contacts étroits.

Très peu d'entre eux, qu'ils aient choisi ou non leur séparation avec leur famille, n'ont aucune nouvelle de celle-ci ou n'ont aucun contact avec elle. La plupart reste en relation par téléphone ou par lettres avec leurs parents, leurs frères et sœurs et leurs enfants adultes ;

la plupart les rencontrent ne serait-ce qu'à l'occasion de Noël ou de rites de passage comme les mariages ou les enterrements. Pour la majorité d'entre eux, les membres de la famille offrent une aide mutuelle, sinon de manière continue, du moins en cas de besoin : les parents prêtent de l'argent aux enfants, les enfants vont donner un coup de main quand un des parents tombe malade, les parents, notamment la mère, voyagent pour aller aider en cas de maladie ou de naissance.

Le trait le plus frappant de la parenté anglaise au cours de son histoire est son élasticité, sa constance. Les configurations de parenté que les gens adoptent, et ont adoptées, n'obéissent pas à des règles comme elles le font dans d'autres sociétés. Certes, il est vrai que la loi a imposé dans le passé certaines responsabilités afin de maintenir les relations de parenté en dehors du cercle étroit de la famille composée des parents et enfants à charge. Mais il n'y avait pas, et il n'y a toujours pas, de préceptes socialement reconnus dictant la manière dont il convient de se comporter vis-à-vis de la famille. Si une personne choisit de ne voir aucun membre de sa parentèle, une telle attitude peut être jugée par d'autres personnes comme un indice de son absence de sens des obligations sociales ; cette forme de désapprobation sociale, qui joue à l'état potentiel, n'est probablement pas sans lien avec le comportement qui incite les membres des familles à garder des contacts les uns avec les autres ; il n'en demeure pas moins que ce choix peut être fait.

Cependant, bien que la parenté soit largement choisie – ce qui a peut-être été dans le contexte de l'urbanisation une de ses forces – elle n'est pas qu'une survivance, mais paraît le plus souvent en plein renouveau. Des circonstances extérieures peuvent parfois se lier contre elle, comme dans le cas de Bethnal Green dans les années 1850 et encore dans les années 1960 et 1970 ; d'autres fois, ces mêmes

circonstances contribuent à la renforcer, comme dans le Bethnal Green des années d'immédiat après-guerre. De nos jours, en Angleterre, les relations de parenté continuent d'offrir une forme de lien social et d'aide qui répond aux attentes de la majorité des gens. La parenté anglaise a prouvé tout au long de l'histoire anglaise qu'elle était une ressource

naturelle de grande valeur pour la société. Ce qui a permis cette contribution, c'est son pouvoir d'adaptation à la plus grande mobilité ainsi qu'aux exigences et sollicitations d'un monde de plus en plus urbanisé.

*Traduction de Stéphane Beaud*